

# *Alcanes*

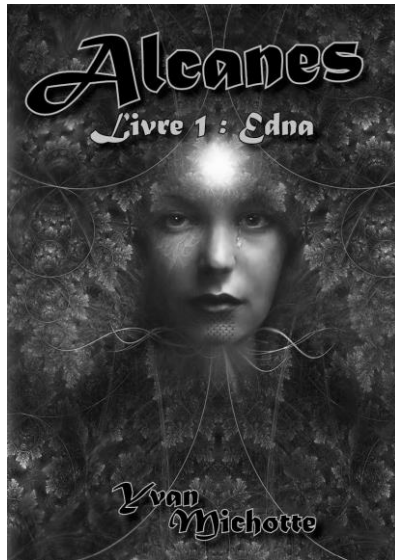
## *Livre 1 : Edna*



*Auteur : Yvan Michotte*

*Édition : Le cargo imaginaire*

**Lecture gratuite du Chapitre 1 – Fichier PDF**



## Quatrième de couverture

*Trois personnages marqués par le destin : Léonard de Vinci, Edna et Torgam.*

*Léonard de Vinci cherche un modèle pour peindre le tableau parfait. Réussira-t-il dans sa quête de la beauté ultime ?*

*De nos jours, Edna mène une vie mouvementée. Ses recherches la dirigent irrésistiblement vers Léonard de Vinci, Galilée et Christophe Colomb. Pourquoi ? Quelle étrange révélation la pousse aux confins de la folie ?*

*Sur la planète Alchimia, Torgam devient l'un des flibustiers les plus redoutés des océans.*

*Découvrez ces trois personnages ! Quel lien mystérieux les unit ? Les Alcanes sauront-elles révéler leurs secrets inavouables ? À vous de le découvrir dans ce roman épique à la plume efficace ...*

## Chapitre 1

### *Avec le sourire*

*Terre. Cité de Florence. Juillet 1503.*

— Ne te sens pas obligée de sourire ! dit Léonard.

— Pardon ?

Le maître posa son pinceau, s'approcha de la jeune femme.

— Sois naturelle ! Tu es crispée, on croirait une poule qui a peur de pondre un œuf.

— Mais je suis naturelle !

— Alors ton naturel ne me convient pas, désolé mais tu peux t'en aller.

— Comment cela ? Vous vouliez me peindre, vous en mouriez d'envie, vous me traquiez, vous me le répétiez sans cesse, j'étais pour vous la plus merveilleuse des roses.

— Eh bien, la rose est fanée. Tu n'es pas celle que je croyais. Pars sur le champ et ne reviens pas !

La brune aux longs cheveux quitta l'atelier. Un serviteur donna un verre de vin au maître.

— Fulcio, tu ne m'avais pas parlé d'une cousine que tu voulais me présenter ?

— Oui, maître.

— Elle est aussi belle que tu me l'as dit ?

— Mieux que cela, elle est magnifique, tous les hommes en sont fous.

— Tu me mets l'eau à la bouche, ruffian, va donc me la chercher, il me la faut !

Léonard s'assit à table, griffonna sur un carnet. Une femme jaillit sous ses doigts agiles. Léonard de Vinci avait la passion des corps, qu'ils soient femmes, hommes, animaux. Il les voulait tous pour les immortaliser, percer leurs secrets les plus intimes.

Fulcio revint une heure plus tard avec la déesse promise, l'exhiba comme une esclave à vendre.

Le maître laissa descendre son regard sur la longue chevelure bouclée de la belle. Sa main la caressa avec volupté. Il en fit le tour pour la jauger, apprécia son parfum ensorcelant, la fixa, yeux dans les yeux. La jeune femme rougit. Il lui saisit le menton, le tourna avec tact pour évaluer sa dentition.

— Installe-toi et ne bouge pas, ma mignonne !

Il donna une pièce à Fulcio, prit place devant un panneau en bois. Statique, il observa longtemps le modèle, analysant la courbure du nez, l'épaisseur des lèvres, le grain de la peau. Chaque corps possédait sa nature propre telle la carte d'un paysage particulier.

Instant délicat, il demanda à la jeune femme de sourire.

— Non, pas un sourire figé, bougresse, il faut que cela vienne de l'intérieur.

— Maître, ce n'est pas facile.

— Eh bien, je vais te faciliter les choses. Imagine que tu viens de rencontrer l'homme de ta vie, que ton mariage est annoncé dans toute la ville à grand renfort de roulements de tambour.

Le visage se transforma, faisant poindre un sourire gracieux. Léonard se mit copieusement à l'ouvrage, esquissa des formes, tantôt au pinceau, tantôt avec ses doigts. Une silhouette se

discerna, presque imperceptible, au détour des entrelacs, des petites touches.

Absorbé par son œuvre, le monde réel s'était effacé dans son esprit. Ses doigts trottaient sur le panneau de bois.

Au bout d'un moment, il s'arrêta, comme freiné dans son élan.

La jeune femme le vit froncer les sourcils, s'en inquiéta.

— Ce n'est pas de ta faute, ma belle, dit-il, mais tu n'es que belle, ne le prends surtout pas mal.

— Eh bien quoi ? Où est le problème ?

— Ce n'est pas assez, je veux plus, je veux le sublime, la beauté au-delà de la beauté, comprends-tu ?

Les grands yeux noirs de la brune affichèrent une franche déception. Elle ne savait que répondre, appuya son sourire malgré tout, ultime manœuvre.

— Ne te force pas, surtout pas, donzelle ! Tu n'es pas celle que je cherche.

— Mais...

— Mais rien ! Pars ! Je suis désolé. Je n'aurais pas dû te faire venir.

— Mais enfin...

— N'insiste plus, le mal est fait, l'inspiration a fui. Aussi fragile qu'une fleur, le vent l'a éloignée.

Tête basse, la brune quitta l'atelier.

Le maître gagna la rue. Les Florentins étaient gouailleurs, plaisantins, farceurs. Ils étaient les compagnons idéaux pour se changer les idées, pour oublier le marasme intérieur qui avait pris possession de lui.

Dans la rue, il étudiait les corps, les visages, comme on étudie dans les livres. Il ne prenait pas de notes mais gravait tout de manière presque imperceptible dans son esprit. Les détails sur les

visages des femmes, des hommes, des enfants, formaient sa bibliothèque intérieure, un réservoir où puiser des formes, des expressions, des caractères.

La plupart des femmes lui apparaissaient d'une laideur confondante, aux fronts trop bombés, aux oreilles difformes, aux mâchoires de bête. Et quand un soupçon de beauté émergeait sur un faciès au détour d'une rue, il s'effaçait aussitôt quand venait un sourire.

— Il n'y a donc personne ici qui soit digne de mon art illustre ? hurla-t-il, au milieu d'une place.

On l'observa, on rit à gorge déployée. Les Florentins avaient l'habitude de ne s'étonner de rien ni de personne. Alors que leur peintre favori se prenne pour un dieu hurleur, soit. Léonard de Vinci ne devait pas agir autrement puisqu'il était Léonard de Vinci. Certains personnages ne sont reconnus qu'après leur mort, lui l'était de son vivant. Le personnage était réputé pour ses frasques, son goût inné pour l'outrance. Grand, fort, beau, joyeux, surdoué pour les sciences et les arts, il adorait les fêtes, les blagues, et la débauche. Celui qu'on avait accusé d'être un sodomite bravait les médiocres avec sa fougue, se fichait éperdument du qu'en dira-t-on. Il jugeait, se battait, pardonnait, défiait sans regrets ni remords. Il devait sans cesse expérimenter, par tous les moyens, ceux du corps et de l'esprit. Son travail d'homme apprenant la vie n'avait jamais de fin. Il n'était jamais rassasié de nouvelles aventures. En cela, il suspectait son cerveau d'être habité par une foule intérieure d'individus microscopiques lui dictant dix, cent, mille conduites différentes. Léonard n'avait jamais un seul avis mais dix, cent, mille qui lui donnaient du fil à retordre lorsqu'il s'agissait de trancher.

Il gagna les bords de l'Arno. Le fleuve s'étiolait avec paresse,

formant de minces plis au creux de son lit rabougri. En été, le cours d'eau se faisait chétif, fragile.

Le Soleil se couchait, le transformant en longs filaments cuivrés d'une beauté palpable, presque féminine pour Léonard toujours à l'affût de l'état de grâce, et ce dans n'importe qui, n'importe quoi : la nature, le vivant, l'architecture... Et le corps féminin était pour lui l'Absolu, lui qui goûtait aux joies des deux sexes dans ses étreintes. Les femmes représentaient l'espoir d'un monde meilleur, éloigné des maux guerriers, de pauvreté, d'injustice. Cette injustice, il la découvrait encore un peu plus, ici, face à la populace du fleuve, celle des manants faisant l'aumône.

Il donna ce qu'il pût, quelques pièces. On ne se pressait guère, on était brisé par la fatigue, tendant mollement la main. Les faciès étaient boursoufflés, rongés par les maladies, les coups de bâtons, les luttes perpétuelles pour arracher un fruit, un légume. Certains possédaient une jambe ou un bras en moins, séquelles de guerres passées.

Léonard voyait ce monde avec la plus vive douleur, le rongant jour après jour. Lui, plus encore qu'un autre, ne pouvait plus le supporter. Le destin des hommes ne devait pas être ainsi. Il fallait que les temps changent, que les cœurs s'ouvrent, que les portes des riches marchands s'ouvrent également pour accueillir ceux qui crevaient sans toit.

Voir les damnés de la terre peupler les rues le rendait sombre. Il voulait les aider, les rendre beaux, heureux, qu'ils ne sentent plus ces odeurs de mort comme un unique parfum. Mais comment faire ? Il se sentait désarmé, sans moyen d'agir. S'il en aidait un, le malheur du destin en faisait pousser deux, quatre, cent. La Terre aimait à blesser ses enfants, à les maltraiter comme des plantes faites pour endurer la douleur.

Léonard marcha le long du fleuve, le long d'amas de gueux. Il marcha longtemps jusqu'à ce qu'ils disparaissent, désirant se vider l'esprit.

Il retrouva le fleuve nu, au sortir de la cité, se délassant en courbes gracieuses à travers les vertes plaines de Toscane. En voyant le cours paisible, il pensa à de soyeux cheveux de femmes. Soudain, des visages lui apparurent. Le fleuve lui souriait comme une déesse lascive. Cela lui procura un soupçon de bonheur, repoussant ses doutes quant à sa quête de la beauté ultime. Souvent, il se décourageait, songeait qu'il ne la trouverait jamais. Son inspiration finirait par se dessécher, devenant stérile.

Celle qu'il recherchait existait pourtant, il en était convaincu. Son visage devait briller comme un astre, quelque part, attendant de s'offrir à lui. Il ne savait pourquoi, mais il était convaincu qu'elle devait guérir le monde, effacer ses douleurs. Par quels moyens ? Impossible à dire mais le secret était là, impalpable mais réel. Un secret à révéler...

Il suffirait à cette femme inconnue de sourire pour que les pinceaux s'animent, que les doigts se fassent poètes, que la beauté triomphe.

— Je saurai te trouver, ma jolie, je saurai faire de toi l'Immortelle, la beauté universelle, la guérisseuse.

Ses yeux se fermèrent. Il essaya de puiser en lui pour que survienne la force de créer. Il tenta de voyager en lui en une sorte d'introspection. Il fit le vide, repoussa ses pensées. Il vit alors poindre une brune aux traits flous. Son cœur s'ouvrit, battit plus vite, pris d'une panique incontrôlée.

Celle qu'il recherchait vivait au plus profond de son être, de sa carcasse, il le sentait. Visage gracile, beauté parfaite, territoire féminin d'une merveilleuse contrée. Et ce sourire fugace, presque



imperceptible, il l'esquissait avec envie.

Sa main se leva. Il mima le geste de peindre, se mit à dessiner dans l'air du soir. Emplissant les cieux, il le gravait de ses désirs, de sa quête inassouvie.

Quand il ouvrit les yeux, plus tard, bien plus tard, il sembla avoir voyagé dans des contrées lointaines d'une infinie beauté. Il était allé bien au-delà des murs de la ville, par-delà les limites de sa volonté. Il avait parcouru une terre céleste, avait rencontré celle qui habitait ses songes.

Maintenant, il lui faudrait un modèle bien vivant pour sublimer sa vision féérique : une brune à la peau de lait, au regard qui vous suit, vous happe, et jamais ne vous trahit.

Il retrouva soudain espoir, là, sur les bords de l'Arno, comme si une infime part de son désespoir s'en était allée. Une part qu'il devrait cultiver comme un champ prometteur et annonciateur de récoltes fabuleuses. Il avait faim, soif, et l'envie folle de goûter au corps d'une maîtresse, sans plus attendre.

Vite, il regagna les ruelles de la cité, rejoignit le marché, se gorgea de fruits juteux. Puis il gagna la couche d'une belle, fit couler du vin sur ses cuisses, le lapa, enfourcha le corps brûlant avec un appétit infini.

*Alcanes Livre 1 : Edna*

**Auteur : Yvan Michotte**

**Edition : Le cargo imaginaire**

**464 pages – 21,5 € ISBN : 978-2-9558154-5-8**